

Joël Molinario

Le catéchisme, une invention moderne : de Luther à Benoît XVI

Paris - Bayard - 2013 - 246 p.

L'éducation religieuse, c'est évidemment la finalité suprême de la pédagogie ; pour la mener à bien, le « catéchisme » en est devenu comme le moyen privilégié. C'est précisément l'histoire de celui-ci, de ses origines à nos jours, et des débats dont il fut et demeure l'objet que Joël Molinario, directeur-adjoint de l'ISPC, étudie dans cet ouvrage, dont on appréciera à bon droit la solide information et la claire synthèse des approches diverses - théologique, philosophique, didactique, ethnique, dont il procède.

Son projet est de comprendre un paradoxe : d'une part, en effet, le catéchisme vise à énoncer pour la transmettre, la foi chrétienne, c'est-à-dire stipuler ces vérités qu'il est indispensable de connaître et de croire pour assurer son salut : il propose d'en donner à chacun une formulation intellectuelle. Cela constitue indiscutablement un progrès. Mais, d'autre part, il est simultanément perçu comme le modèle caricatural d'une pédagogie impositive, préconisant une mémorisation répétitive ; il désigne même, de manière excessive et ironique, toute entreprise de domestication d'esprits réduits et astreints à la passivité : sa présentation sous forme de « questions - réponses » devint l'exemple-type d'une méthode surannée, l'exact contraire d'une attitude intelligente.

Pour expliquer ce contraste, l'auteur recourt à l'histoire. Il rappelle d'abord certaines initiatives de type catéchétique que, comme celle de Gerson, le contexte culturel d'analphabétisme fit échouer ; on pensait alors, en effet, que les rituels, le prône, la liturgie, voire les peintures des églises permettaient aux gens modestes de savoir l'essentiel. Mais tout changea après 1529, avec le catéchisme de Luther, puis, par réaction, après 1566, avec celui de Concile de Trente : dans une conjoncture renouvelée par la Renaissance, les Humanistes et l'individualisme qui en résulta, la conviction s'établit qu'il fallait procurer à chacun une connaissance précise,

explicite et verbalisée des vérités de la foi : il importait donc de les formuler dans un texte accessible à tous. Ainsi, à beaucoup d'égards, c'est le catéchisme qui suscita une dynamique de fondation d'écoles paroissiales, comme lieux de cet enseignement, dont il constitue la finalité initiale et majeur, comme, au siècle suivant, celle de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes, même si l'institution scolaire allait, ultérieurement, oublier ou renier cette fonction. Ainsi, « en créant des écoles où l'écriture, la lecture et l'enseignement du catéchisme s'effectuent en langue vernaculaire, les Eglises réformées et catholique ont été à l'origine d'un mouvement culturel pour le peuple sans précédent, qui marque d'une empreinte durable toute l'époque moderne » (p. 61).

De cette volonté s'ensuivirent cependant deux orientations dont toute l'histoire du catéchisme allait confirmer la divergence. La première se centre sur un objectif très défensif, ordonné à la sauvegarde de l'orthodoxie et à la prévention des hérésies et des schismes, grâce à une intransigeante uniformisation des connaissances transmises ; la seconde, au contraire, vise surtout à susciter une foi personnelle, l'adhésion au projet divin et le désir de l'union du Christ. On pourrait, en schématisant, dire que celle-là est centrée sur la conformité à la lettre et celle-ci sur la fidélité à l'esprit. Selon les époques, les lieux, les personnes et les diocèses, c'est alternativement l'un ou l'autre qui prévaut et entraîne une pédagogie correspondante : soit la mémorisation systématique de la vérité, soit l'éveil à la parole de Dieu.

J. Molinario analyse cette alternance à travers le temps, notamment avec les tentatives et les avatars de rédaction d'un catéchisme unique et universel, en particulier, en 1919, l'essai du Cardinal Gasparri. On regrettera seulement qu'il passe un peu rapidement sur le douloureux épisode du « catéchisme progressif » ; s'il cite Marie Fargues et bien sur, le Père Colomb, il n'évoque pas l'influence de Marie Montessori et passe vite sur celle de l'Education Nouvelle sur la pastorale catéchétique française. En revanche, il analyse avec pertinence l'apparition, en 1992 du *Catéchisme de l'Eglise Catholique*

(C.E.L.) voulu par le Bienheureux Jean-Paul II et le Cardinal Ratzinger : le Pape le présente comme un noyau, un texte de référence, favorable à l'unité sans uniformité, l'expression d'une traduction vivante et non figée. Mais il montre la complexité de sa réception par les théologiens, ce qui réactive et renouvelle d'une certaine manière le débat trans-séculaire entre « l'objectivité de la foi, que le CEL exprime, et l'expérience de la foi, que le croyant éprouve » (p. 234).

A cet égard, il faut signaler le numéro double 9-10-2012 de la revue *Documents Episcopati*, publiée par le Secrétariat Général de la Conférence des Evêques de France (58 avenue de Breteuil, 75007 Paris) pour le 20ème anniversaire du CEL, sous le titre *Expression de la foi de l'Eglise* (octobre 2012-118p.). A cette occasion, trois journées ont en effet été organisées à Paris, Lyon et Toulouse, à l'intention de plusieurs centaines de responsables pastoraux. Les communications et témoignages présentés ont été réunis dans cette belle brochure qui, selon le mot de conclusion du Père Daguët, met en évidence « la dynamique du dessein divin, ... remise en valeur au Concile » (p. 109).

Au-delà de toutes les informations qu'il rassemble, le grand mérite de ce bel ouvrage est d'avoir, face au « phénomène catéchisme », réussi à discerner et à identifier les modèles, des lignes de force qui lui donnent son intelligibilité. Il montre en outre comment le catéchisme a été non seulement une composante majeure de l'éducation mais, plus encore, un facteur décisif de sa dynamique et de celle de la pédagogie.

Guy AVANZINI

Congrégation pour l'Education Catholique

Éduquer aujourd'hui et demain : une passion qui se renouvelle

Instrumentum Laboris – Cité du Vatican - 2014 – 28 p.

La Congrégation pour l'éducation catholique (Dicastère du St Siège) vient de publier sous ce titre, le 7 avril 2014, *l'Instrumentum Laboris* que les membres de

son assemblée plénière, convoqués à cette fin en 2011 par Benoît XVI, destinent à la préparation du cinquantenaire de la Déclaration « Gravissimum educationis » et du 25^{ème} anniversaire de la Constitution Apostolique « Ex corde ecclesiae », qui seront célébrés en novembre 2015 à Rome par un Congrès Mondial.

Introduit par le Préfet de la Congrégation, le Cardinal Grochowski, ce document comporte trois parties : la première rappelle les deux textes, qui constituent l'occasion de celui-ci ; la deuxième redéfinit les caractéristiques d'une école comme d'une université catholiques ; la troisième, la plus longue, expose les « défis » dus en la matière au monde contemporain. Si ce plan entraîne inévitablement quelques redondances, du moins permet-il de bien souligner l'essentiel. Nous n'entendons pas ici le résumer, mais mettre en relief les lignes de force.

La première -on ne s'en étonnera pas- est d'ordre axiologique : la volonté d'éduquer, pour promouvoir certaines valeurs. Le titre même de l'Instrumentum le rappelle et le réactive sans équivoque : « une passion qui se renouvelle ». Car c'est bien d'une passion qu'il s'agit, et que confirme toute la tradition de l'Eglise : la permanence d'une inventivité qui, en tous lieux et temps, n'a cessé, selon les possibilités contextuelles, de susciter des initiatives destinées à transmettre « des valeurs et des principes de vie » (p.2), pour promouvoir tant le salut que le bien commun. Ce fut -et cela demeure- le rôle des institutions catholiques. Et il faut d'autant plus le rappeler que, comme il l'est dit ici, certains chrétiens, voire certains Evêques (p.15), ont semblé s'en désintéresser fâcheusement. Le rôle proprement missionnaire de l'Ecole est donc à redécouvrir et à réaffirmer, car elle est souvent, de nos jours, « le seul endroit où les jeunes rencontrent des messagers de la Bonne Nouvelle » (id), c'est donc une priorité pastorale.

Aussi bien, cela importe d'autant plus que la dynamique actuelle de la sécularisation amène dangereusement la pensée pédagogique au pragmatisme, à l'utilitarisme, à l'économisme, au culte des intérêts financiers, au détriment tant d'une

vraie culture que du sens des valeurs, spécialement spirituelles et religieuses ; certaines écoles chrétiennes elles-mêmes l'oublient ou négligent ce qui constitue leur fondement et leur justification. Ces finalités majeures, constamment menacées, doivent donc à chaque moment être rappelées et réactivées. C'est, tout particulièrement, la responsabilité des Universités Catholiques, dans leur effort « pour accéder à la vérité » (p.15). Au demeurant, nos institutions ne doivent pas être seulement des lieux de transmission du savoir, mais « des lieux d'éducation à la vie...et à l'engagement pour le bien commun » (id), des espaces d'expérience de la vie chrétienne dans sa quotidienneté, à la fois avec sa double exigence de rigueur intellectuelle et d'ouverture à l'au-delà, tant il est vrai « qu'il n'est de vraie science qui éloigne de la transcendance » (p.6). En effet, toutes deux « se conjuguent pour une plus grande et meilleure compréhension de l'homme et de la réalité du monde » (id). Simultanément, la compétence à acquérir n'est pas seulement la maîtrise aveugle de quelques gestes techniques mais, à travers eux, celle de service d'autrui. Et c'est en le faisant comprendre aux élèves et aux étudiants qu'on peut susciter et accroître leur motivation.

On ne sera évidemment pas étonné, mais heureux, de trouver dans ces pages un paramètre explicitement personnaliste. L'anthropologie qui les anime renvoie sans cesse à la dimension relationnelle et insiste sur la participation de l'élève à sa propre humanisation, comme sur le rôle décisif du dialogue, de la coopération et de la réciprocité, de même que sur l'éducabilité du sujet, qui se découvre et se déploie à ses propres yeux par la rencontre et l'assimilation de la culture, comme sur l'opportunité d'une pédagogie diversifiée (p.14) soucieuse de s'adapter à chacun. Il est aussi opportunément rappelé « qu'il faut savoir distinguer entre une autorité exclusivement liée à un rôle ou à une fonction institutionnelle et une autorité qui dérive de la crédibilité d'un témoignage » (p.12). C'est dire qu'on trouve dans ces lignes la grande tradition chrétienne de « l'éducation intégrale ».

Selon la structure intrinsèque de l'acte éducatif, la rencontre d'une axiologie et d'une anthropologie exige nécessairement et entraîne l'inventivité requise pour conduire la personne, telle qu'elle est perçue, vers les finalités telles qu'elles sont posées. C'est là l'objet propre de la pédagogie : invention aléatoire, mais que l'on ne saurait scotomiser. Ici sont précisément, dans le langage de l'Instrumentum, les « défis » d'aujourd'hui et de demain. Il en est identifié 18, dont 12 ont trait spécifiquement à l'Ecole et 6 à l'Université. Ce sont autant d'exigences, qui entraînent l'innovation. Faute de pouvoir les inventorier, nous les regrouperons en trois séries majeures : la résistance aux dispositifs juridiques ou politiques qui en restreignent la liberté ; la sauvegarde de l'identité chrétienne par la volonté de former à la recherche de la vérité et à la transmission de message divin ; enfin, la formation initiale et continue de corps enseignant, très fortement rappelée.

Il s'agit donc d'un vaste tableau qui, très ouvert et manifestement sensible à certaines problématiques françaises, rassemble synthétiquement et situe les unes vis-à-vis des autres les plus graves questions, telles qu'elles se présentent à un regard chrétien. Et surtout, après une période pendant laquelle certains s'en sont fâcheusement désintéressés, c'est la réaffirmation explicite de l'importance que l'Eglise attache à l'éducation et à la fonction proprement missionnaire de l'Ecole. Après l'idéologie de « l'enfouissement » et une phase de timidité, qui faisait considérer l'annonce de la foi comme une atteinte à la liberté, le rôle de l'institution scolaire et universitaire est à la fois redécouvert et assumé.

Enfin, ce document Pontifical comporte en annexe un questionnaire qui, destiné à susciter réflexions et discussions, sur les interrogations soulevées par ces pages, sera présenté et débattu lors du prochain Colloque de l'ACISE¹ convoqué à Rome du 8 au 10 avril 2015 pour célébrer ce double anniversaire.

Guy AVANZINI

¹ Association Catholique des Institutions des Sciences de l'Education

Françoise Bouchard

Le Père Louis Brisson : un cœur qui bat à l'heure de Dieu

Paris - Salvador - 2009 - 310 p.

Plusieurs traits différencient manifestement Louis Brisson et Pierre Vigne. Le premier, affecté dès son ordination sacerdotale à un monastère de Visitandines, y est d'emblée sensibilisé à la spiritualité de Saint François de Sales, alors que le second ne dispose d'aucun référentiel pédagogique explicite. Le premier va se consacrer aux jeunes ouvrières des bonneteries de Troyes, pour qui il crée patronages et foyers, et s'investit ainsi dans la mouvance du Catholicisme Social, alors que le ministère du second s'exerce exclusivement en milieu rural. Et cependant, par des voies très diverses, l'un et l'autre ont fondé des congrégations : le premier pour gérer ses œuvres, suscite les Oblates de Saint François de Sales, puis, sur l'insistance de Mère Marie de Sales Chapuis, supérieure de la Visitation, une société de prêtres éducateurs voués à la diffusion de l'esprit salésien ; quand au second, on le sait, il est à l'origine des Sœurs du Saint Sacrement de Valence.

C'est la vie de ce prêtre hyper actif du diocèse de Troyes, béatifié en 2012, que Françoise Bouchard, bien connue et estimée pour ses nombreuses biographies religieuses, a minutieusement reconstitué dans un ouvrage qui, aussi solidement informé que clairement écrit, analyse et illustre à l'aide de nombreuses anecdotes, l'action apostolique d'un homme dont « le cœur bat à l'heure de Dieu ».

On retrouve là un processus classique : celui d'une initiative chrétienne dont la stabilisation et la pérennisation appellent une famille religieuse qui s'y consacre : ce fut l'œuvre de Louis Brisson et de la Sainte Mère Françoise de Sales -Léonie Aviat-canonisée en 2009. Le charisme de l'Evêque de Genève, « tout faire par amour », près de 300 ans après son émergence, suscite de nouvelles congrégations, dont il nourrit le zèle éducatif. En outre, en offrant des loisirs sains et un environnement sécurisant à des jeunes filles venues de leur village pour travailler en ville, où les guetteraient dérive

et débauche, Louis Brisson pratiquait à sa manière le « système préventif », en préconisant douceur et affection. Or, c'est au même moment que l'autre fils de Saint François, Don Bosco, son contemporain, né deux ans avant lui, le formalisait à Turin, où tous deux se sont rencontrés en 1881 ; on notera, à cet égard, la simultanéité de leurs initiatives et leur proximité pédagogique.

Ainsi se vérifie la permanente créativité de la pédagogie chrétienne, qui sans cesse s'adapte à des conjonctures évolutives : éducatrice des enfants, elle s'occupe aussi des adolescents et des jeunes adultes. Si, pour les premiers, elle a ouvert des écoles, elle ne se limite pas à la scolarisation ; elle permet aux seconds, à travers patronages et foyers d'accueil, protection morale et saines relations, non sans favoriser aussi l'intégration socio-professionnelle. Simultanément les Pères créent de divers côtés, notamment à l'étranger, des collèges réputés.

En dépit des vicissitudes liées aux contextes politiques, oblats et oblates n'ont donc cessé de déployer leur apostolat et de mettre en œuvre les intuitions de leurs fondateurs, que cet ouvrage bienvenu, préfacé par Monseigneur Stenger, Evêque de Troyes, a si bien su identifier et restituer.

Guy AVANZINI

Patrice Mukata Bayongwa (sous la direction de)

Regards croisés sur l'échec scolaire au Sud Kivu (R.D. Congo)

Paris – l'Harmattan – 2014 – 138 p.

C'est également en invitant la pédagogie française à « emprunter la voie que lui ouvre ici la pédagogie africaine » (p.1) que G. Avanzini, dans sa préface, présente les actes de ce Colloque que le Père Mukata a organisé à Bukavu, peu après sa soutenance de thèse de doctorat. De fait, cinq approches de l'échec sont ici proposées : philosophique, sociologique, théologique, juridique et pédagogique. Et ce sont bien des regards « croisés », et non juxtaposés ni concurrentiels, dont on sent bien l'indissociabilité si l'on peut parvenir à sa

véritable intelligibilité de phénomène de l'échec.

On retiendra en particulier, après le discours introductif de l'Archevêque de Bukavu, l'analyse phénoménologique de Rigobert Kabamba, qui situe toutes les raisons qu'a un élève pour ne pas s'intéresser à la classe, notamment la renommée et les avantages assurés aux « aux joueurs de football » (p.31) plutôt qu'aux titulaires de grades de haut niveau. Bosco Mucukiwa, sociologue, étudie la rupture scolaire et les moyens de la prévenir, ou de la réfréner. Muke Zihisire analyse les dommages psychologiques entraînés par l'insuccès.

Notons particulièrement la contribution du Père RubuguzoM'Pongo qui, intervenant en théologien moraliste, souligne la grave responsabilité éthique et politique de celui qui, de quelque manière que ce soit, induit, ou ne se soucie pas, de prévenir l'échec ; Il y a en ce domaine beaucoup d'inconscience. M. Busane Ruhana Mirindi se place à un point de vue juridique, pour montrer comment le seul respect du droit à l'enseignement autorise et même comporte d'anticiper l'échec.

Enfin, fidèle à ses convictions, le Père Mukata rappelle fortement que l'échec n'est pas une fatalité et qu'il faut lui opposer le postulat de l'éducabilité et la pratique d'un véritable et sain accompagnement. C'est dire que ce colloque est un bel exemple de ce qu'il faut faire.

Patrice Mukata Bayongwa

Remédier à l'échec scolaire dans les écoles catholiques de Bukavu : par l'évaluation et l'accompagnement personnalisé

Paris – 2014 - L'Harmattan – T1 (358 p.) – T2 (302 p.)

Ce volumineux ouvrage en deux tomes reprend la thèse de doctorat de sciences de l'éducation que l'auteur a soutenue en 2013 devant l'Institut Catholique de Paris. Et il y a au moins deux raisons de se réjouir de sa publication.

La première, c'est qu'il présente une excellente histoire de l'éducation scolaire au Congo et, plus précisément, du rôle des

Ecoles conventionnées Catholiques de l'Archidiocèse de Bukavu. Il analyse en particulier les problèmes et les conséquences de l'époque Mobutu sur leur situation actuelle. C'est donc là une précieuse contribution à la connaissance du phénomène de la scolarisation dans son pays, avec un tableau lucide et réaliste de ses difficultés et des conditions de son essor. Mais, surtout, c'est une approche originale de la remédiation à l'échec scolaire. Constatant en effet la fréquence désastreuse de celui-ci parmi les jeunes congolais, dont il compromet sérieusement l'avenir socioprofessionnel, le Père Mukata a courageusement et vigoureusement organisé et géré une expérimentation d'envergure, consistant à voir si un accompagnement personnalisé, c'est-à-dire librement accepté par les intéressés, aiderait l'élève à compenser ses lacunes et à atteindre le niveau requis pour poursuivre normalement son cycle d'études. Et il a montré que, sans céder à l'euphorie ou à l'illusion et en tenant compte de la complexité des cas particuliers, une amélioration très estimable était obtenue chez la plupart.

D'où la seconde raison de se réjouir, qui résulte de la précédente ; en effet, cette tentative a une portée qui déborde sa localisation géographique et serait applicable ailleurs, vu l'anthropologie personnaliste dont elle s'inspire, la pratique pédagogique qu'elle recommande et surtout sa compréhension exacte et authentique du concept d'accompagnement. A la différence de textes officiels qui l'utilisent de manière confuse et diluée, qui le privent de toute identité, il l'entend à bon droit comme l'engagement réciproque et librement accepté des partenaires dans une relation confiante et clairement vécue.

Devenant, à son retour d'Afrique, directeur des Ecoles Catholiques de l'Archidiocèse, le Père Mukata pourra, nous l'espérons, généraliser et appliquer à grande échelle ce qu'il a mis en évidence dans sa thèse. Ce sera une belle initiative, tout à la fois, de la pédagogie africaine et de la pédagogie chrétienne. Mais, comme l'écrit le Professeur Avanzini, dans sa Préface, « il n'est pas moins désirable que, instruite par cet exemple, la pédagogie française sache,

elle aussi, en profiter. Alors que la formation du corps enseignant est en voie de remaniement, puisse-t-elle ne pas négliger de le former à l'accompagnement » (p.10).

Dominique Foyer (sous la direction de)

Le handicap et sa perception dans l'Église

Documents Episcopat - n° 5 - 2013 - 46 p.

Nous avons déjà présenté ici des ouvrages consacrés à la pédagogie catéchétique spécialisée². Sans s'y référer explicitement, ce numéro de la publication mensuelle de l'Épiscopat porte sur une thématique voisine. Sous la direction de Père Dominique Foyer, professeur de théologie à l'Université Catholique de Lille, et avec le concours de divers responsables pastoraux du même Diocèse, il propose, sous une forme brève mais précise, une réflexion en cinq chapitres sur la manière dont est posé dans l'Église le problème du handicap.

On signalera particulièrement le texte du docteur Bruno Pollez, sur la définition de la notion, et l'excellente étude du Père Foyer, qui identifie différents « regards théologiques » sur le handicap et la dépendance. Les « propositions pastorales » de Christine Bockaert évoquent l'œuvre du Père Bissonnier et, au sein du Centre National de l'Enseignement Religieux, l'action spécifique du service de Pédagogie Catéchétique Spécialisée et du S.C.E.J.I. L'ensemble de ces contributions met bien en évidence d'abord la finalité de ces actions, c'est-à-dire la volonté explicite de permettre à chacun de vivre et de développer sa foi, ensuite l'anthropologie requise, c'est-à-dire le postulat de l'éducabilité spirituelle du porteur de handicap, enfin les moyens à mobiliser qui, par voie de conséquence, sont à la source d'une pédagogie spécialisée.

Jean-Paul II, on le sait, aimait à dire que, au-delà de proclamations oratoires vaines, vaniteuses et fugaces, la qualité morale d'une société se juge à la manière dont elle se comporte vis-à-vis des handicapés ; on pourrait ajouter les détenus, les vieillards et les minorités. Que dire, alors, de la nôtre, de

ses négligences en la matière ? Ne serait-ce pas un indice de déclin ? Quoi qu'il en soit, la pédagogie chrétienne rencontre ici un chantier qui sollicite son inventivité, à l'exemple et à la suite de ceux qui, comme d'Henri Bissonnier, en ont déjà décisivement et noblement marqué, voire infléchi, l'histoire.

Guy AVANZINI

Philippe Lécrivain, s.j.

Les Jésuites

Paris - Ed. Eyrolles - 2013 - 166 p.

« L'auteur n'oublie pas que l'occasion de cet ouvrage est le fait que, pour la première fois de l'histoire, un Jésuite est devenu Pape » (p.11). Sans doute, dès lors, s'agit-il pour lui de montrer comment cette élection s'inscrit dans la dynamique de la Compagnie et, simultanément, de saisir en quoi l'appartenance à celle-ci peut infléchir la manière d'exercer le ministère pontifical.

En attendant le délai requis pour répondre à de telles questions, ces pages rappellent les innombrables épisodes qui, simultanément douloureux et glorieux, ont marqué l'histoire de la Compagnie, qu'homogénéise sa permanente fidélité au Saint-Siège. En dépit des turbulences violentes et des vicissitudes qu'elle a subies, jusqu'au bannissement et à la dissolution, il demeure l'envergure de son entreprise missionnaire, sa réactivité et son adaptabilité aux circonstances, l'intensité courageuse de son inventivité pastorale.

S'agissant, en ce qui nous concerne plus directement, de la pédagogie, l'intérêt de l'ouvrage tient à ce que, tout en situant clairement, et dès le début, le rôle des collèges, il ne réduit pas à ceux-ci l'apostolat des Pères, mais les inscrit dans le projet global de l'Ordre. Son activité éducative y est présentée dès le début, mais dans sa relation avec les autres champs d'action. Elle n'y est pas étudiée pour elle-même, au point de décevoir un peu le souhait de ceux qui en auraient espéré une approche plus approfondie ; Du moins le Père Lécrivain souligne-t-il à la fois, au-delà de l'institution scolaire proprement dite, le rayonnement individuel et spirituel

² Educatio n°2.

des communautés liées aux Collèges. Aussi bien, l'on retrouve au fil des pages, écrites sur un ton très libre et dépourvues de toute tentation hagiographique, une série de noms prestigieux et vénérés des religieux qui ont marqué l'histoire de la culture et de l'Eglise. Bien que l'abondance des données rassemblées gêne un peu l'identification des thématiques majeures, le livre offre bien une synthèse des événements qui nous séparent de l'initiative d'Ignace de Loyola.

Au terme de son étude, l'auteur se demande si les Pères ont été assez fidèles à leur fondateur « pour rendre gloire à Dieu » (p.159). Si sa religieuse modestie lui interdit sans doute une réponse positive, n'est-ce pas, cependant, celle qui s'impose ?

Guy AVANZINI

Roger Rubuguzo M'pongo

Textes africains de Marc Sangnier et d'Emmanuel Mounier

Berlin – Editions universitaires européennes – 2014 – 510 p.

Au premier regard, cet ouvrage n'est pas de pédagogie. Avec de notables adjonctions³, il est issu d'une thèse de doctorat de théologie morale que l'auteur a soutenue en 2008 devant l'université de Strasbourg. Mais, sans méconnaître ses autres et divers aspects, qui en font la richesse, il rejoint très directement l'éducation. Et voici par quel chemin : préoccupé des relations compromises par le colonialisme et le contentieux qui en résulte, le Père Roger M'pongo a été amené à étudier comparativement « les mémoires de voyage » de Marc Sangnier lors d'un voyage en Afrique du Nord, et des articles d'Emmanuel Mounier à la suite d'un séjour en Afrique Noire.

Apparemment, rien ne suggère ni ne justifie le rapprochement paradoxal de ces deux textes. L'un est écrit en 1891 par un jeune homme de 18 ans, tandis que l'autre, de 1948, émane d'un auteur de renommée internationale. Or, malgré tout ce qui semble les différencier, ils se rejoignent,

³ Soulignons spécialement que l'ouvrage publié en annexe 3 (pp. 314-472) les « notes et impressions de Marc Sangnier ».

implicitement chez le premier et explicitement chez le second, par une conviction commune : issu de pays enfin indépendants, l'homme africain demeure entouré par le conformisme tribal et l'ethnisme et l'homme occidental l'est par un individualisme croissant ou par un collectivisme oppressant, qui se suscitent respectivement. Dès lors, leur salut commun ne serait-il pas dans une commune évolution vers un « personnalisme communautaire » qui, favoriserait et valoriserait le développement de la singularité et des talents de chacun, en les ordonnant non au profit d'un seul mais au bénéfice de tous ?

C'est là, on le saisit, qu'est concernée l'éducation car c'est elle, bien comprise et sainement gérée, qui a la capacité –aléatoire mais non illusoire- d'orienter les ressources de chacun vers le service de tous. Et, comme le fait aussi remarquer Guy Avanzini dans sa préface, « n'est-ce pas ce que requiert tant une organisation sociale équitable que l'exigence chrétienne de justice ? » (p.6).

Ainsi, le Père M'pongo apporte une contribution bienvenue, quoique latérale, à la pédagogie personnaliste chrétienne. Théologien moraliste de Bukavu où il enseigne à l'Université Catholique et du Grand Séminaire, il nourrit le dialogue qu'il souhaite : simultanément, il propose une réflexion qui intéresse les deux continents et, en présentant une manière de finaliser l'éducation en Afrique, il dévoile un épisode peu connu de la pensée socio-pédagogique française, qui, tout en se situant dans la première moitié du XXème siècle, demeure singulièrement pertinente.

L. Laurent

Bernard Giroux

La jeunesse étudiante chrétienne

Paris – Cerf – 2013 – 694 p.

On ne trouvera pas ici, stricto sensu, une récession de ce livre, les débats qu'il implique débordant les limites de cette rubrique. Du moins s'impose-t-il d'en signaler et d'en saluer la parution, car il contribue utilement, et enfin, à combler une

lacune. Certes, il ne s'agit pas de « pédagogie chrétienne » au sens scolaire du terme, mais bien d'éducation, surtout quand il s'agit de la JEC : indissociable de l'École et de l'université, issue à partir de 1929 de l'initiative de l'Action Catholique Spécialisée voulue par le Pape Pie XI, elle a introduit et identifié une méthode de travail -voir, juger, agir- qui a conduit ses membres à entreprendre de transformer leur « milieu » indissociablement de leur propre « conversion ». Mouvement dont l'ampleur intellectuelle et la qualité spirituelle ont amené de très nombreux lycéens et étudiants non seulement à stabiliser leur pratique et à approfondir leur culture religieuse mais surtout à apprendre et, sans doute, à mieux savoir vivre et agir « en chrétiens », à travers des engagements réfléchis qui ont hautement porté témoignage. C'est dire que son intégration à l'histoire de l'éducation chrétienne au XXème siècle s'impose, comme les travaux correspondants. Et, si elle a déjà été inaugurée, cette recherche reste à intensifier et à étendre, si complexe qu'en soit évidemment l'évaluation.

On ne peut donc que se féliciter de l'étude de Bernard Giroux, dont l'énorme ouvrage, de 694 pages, fournit à cette histoire un apport décisif. Cette étude, minutieuse et détaillée, synthétise une multiplicité de références, à tel point que, à la limite, on est débordé par les informations ; malgré la rigueur du plan et la clarté de l'exposition, on arrive mal à dégager les grandes lignes et il est malaisé de prendre le recul qui s'imposerait.

Par ailleurs, il s'agit d'abord et surtout d'une histoire de l'institution JEC dans ses rapports avec l'institution ecclésiale. Et, s'il est bien évident que celle-ci s'impose, le risque est de ne pas laisser assez de place à l'histoire de la JEC vécue : vécue au quotidien, par ses militants, dans leurs équipes locales, avec leurs initiatives, leurs efforts, leurs obstacles, leurs enthousiasmes ; bien sûr, cette vie à la base n'est pas dissociable des débats, stratégies et affrontements centraux, mais elle ne s'y assimile pas, n'en est pas que le reflet et n'y est pas réductible. Elle a son autonomie, qui appelle d'être connue pour elle-même. On aimerait donc trouver l'écho et le

témoignage de ce dynamisme qui, n'excluant, certes, ni tensions, ni divergences, réfracte ceux des responsables mais ne neutralise ni l'enthousiasme d'un grand projet apostolique ni l'approfondissement spirituel des personnes. Et une liste devrait être tentée de toutes les vocations qui s'y sont dessinées. Ne serait-il pas simultanément souhaitable de mieux mettre en évidence le rayonnement des aumôniers, par exemple celui du Père Seillon, de très vénérée mémoire ?

On appréciera en revanche l'excellente analyse de la crise de l'ACIF, et de la JEC elle-même, dont le conflit avec l'Episcopat allait en définitive, entraîner la disparition. Cela donne le sentiment pénible d'occasions manquées, de gâchis, de conflits induits par des problématiques ambiguës ou mal pensées. La querelle du « mandat » trahit autant de raidissements, psychologiques trop humains que de données théologiques ou ecclésiologiques pertinentes. Du moins introduit-elle, et inaugure-t-elle, sans le savoir, la mutation de positionnements que clercs et laïcs n'allaient guère tarder à vivre avec davantage de sérénité. Serait-il absurde de penser que ces épisodes tumultueux et douloureux ressemblent à la crise de l'adolescence : pendant un temps, elle opposera parents et enfants, avant que, devenus adultes et reconnus comme tels par les premiers, les seconds retrouvent avec eux les modalités d'une relation à la fois libre et confiante.

Guy AVANZINI

Frédérique de Watrigant

Passionnés de Jésus-Christ : Etienne Pernet et Antoinette Fage, fondateurs des Petites Sœurs de l'Assomption

Paris - D.D.B. - 2013 - 228 p.

La fondation d'une congrégation procède, le plus souvent, quoique selon des modalités les plus variées, du double souhait d'un prêtre et d'un (e) laïc, également désireux à la fois de stabiliser

institutionnellement et de consacrer spirituellement une initiative caritative. Tel est le cas du Bienheureux Pierre Vigne et de Marguerite de Nozières, ou celui du Bienheureux Louis Brisson et de Sainte Françoise de Sales. Tel est aussi celui, moins connu, du Père Etienne Pernet et d'Antoinette Fage, dont le livre que vient de leur consacrer Frédérique de Watrigant unit les noms dans son titre.

A vrai dire, il pourrait à bon droit paraître paradoxal d'évoquer ici une congrégation qui n'a jamais organisé ni thématiqué une activité éducative. C'est même, précisément, ce qui la différencie des autres composantes de la Famille de l'Assomption : les Pères, selon la volonté expresse du Père d'Alzon, ont ouvert et géré des collèges ; les Religieuses de l'Assomption suscitées par la grande figure de Mère Marie-Eugénie de Jésus, sont spécifiquement éducatrices et, puisque polyvalentes, les Oblates de l'Assomption ont, en France et en Europe de l'Est, fondé des établissements. Or, tout au contraire, le Père Etienne Pernet, l'un des premiers assomptionnistes, fut délibérément écarté des institutions scolaires, qu'il redoutait à cause de sa fragilité psychologique ; et Antoinette Fage n'avait d'autre expérience que celle de la direction, d'ailleurs satisfaisante, d'un petit orphelinat pour jeunes ouvrières.

En revanche, tous deux étaient fortement sensibilisés à la misère -économique, psychologique et morale- des milieux populaires et, marqués par le courant du Catholicisme Social, désireux de la secourir. Cette convergence allait, à travers les épisodes que raconte l'ouvrage, les amener à fonder ensemble la congrégation des Petites Sœurs de l'Assomption, conçue pour s'occuper des malades et des familles dans la détresse, non pas seulement, comme les Filles de la Charité, par des visites et des soins, mais en s'installant chez eux et en se substituant provisoirement à la mère, que sa santé défaillante empêchait de s'occuper des siens. Elles partagent leur vie, dans son insalubrité et sa précarité, sa misère, voire sa débauche et son immoralité, si peu convenable que cela puisse paraître à la conception courante de la vie religieuse. Il leur fallut beaucoup de courage, d'ardeur, pour faire accepter un ministère aussi original et, à première vue, aussi novateur, voire choquant.

Mais c'est précisément par là que, sans l'identifier en tant que tel, elles exercent de facto un rôle éducatif auprès des enfants -souvent non baptisés- de ces pauvres familles : elles leur apportent l'affection d'une mère et aussi la connaissance et l'expérience d'une manière plus saine de vivre et de se comporter. La pédagogie chrétienne se situe ici à son degré premier, le plus élémentaire, mais non le moins important.

Guy AVANZINI